



Tous deux s'étaient levés pour le recevoir. (Page 367.)

de l'appartement de mademoiselle de Beaumesnil, et entra chez elle.

— Ah! monsieur de Maillefort! s'écria Ernestine radieuse et les yeux encore remplis de larmes de joie... Herminie m'a tout dit... Son bonheur, du moins, ne manquera pas au mien... si le mien se réalise.

— Vite, vite! mon enfant... venez, dit le bossu en interrompant la jeune fille, M. Olivier est en haut.

— Herminie va m'accompagner, n'est-ce pas, monsieur de Maillefort? elle sera là... près de moi, elle soutiendra mon courage...

— Votre courage? dit le marquis.

— Oui... car maintenant... je vous l'avoue... malgré moi... je regrette cette épreuve.

— N'est-elle pas nécessaire aussi pour détruire les scrupules d'Olivier, ma chère enfant?... Songez-y, c'est peut-être le plus grand des obstacles que nous aurons eu à combattre.

— Hélas! il n'est que trop vrai... dit tristement mademoiselle de Beaumesnil.

— Allons, mon enfant, venez... venez... Herminie vous accompagnera... Il faut qu'elle soit une des premières à vous féliciter...

— Ou... à me consoler... reprit Ernestine, ne pouvant surmonter ses craintes... mais enfin... que mon sort s'accomplisse, ajouta-t-elle résolument... Monsieur de Maillefort... montons chez mon tuteur.

Cinq minutes après, Ernestine, Herminie et M. de Maillefort rentraient dans le salon du baron, seulement séparé par une portière soigneusement fermée, mais que le bossu alla entr'ouvrir pour dire à M. de La Rochaigne :

— Nous sommes là!

— Très-bien! répondit le baron.

Et il sonna.

Le bossu disparut alors en laissant retomber les pans de la portière un instant soulevée.

— Priez M. Olivier Raymond d'entrer, dit le baron à un domestique venu à son appel et qui bientôt annonça :

— Monsieur Olivier Raymond!

En entendant entrer Olivier dans la pièce

voisine, Ernestine pâlit malgré elle, et, prenant d'une main la main d'Herminie, et de l'autre la main de M. de Maillefort, elle leur dit en tressaillant :

— Oh!.. je vous en conjure... restez là, près... tout près de moi... je me sens défaillir... Oh! mon Dieu! que cet instant est solennel!..

— Silence! dit à voix basse M. de Maillefort; Olivier parle... écoutons.

Et tous trois, palpitant sous l'empire d'émotions diverses, écoutèrent avec une inexprimable anxiété l'entretien d'Olivier et de M. de La Rochaigne.

(La suite au prochain numéro.)

MADemoiselle de KÉROUARE*

PAR

JULES SANDEAU.

I

A six lieues de Nantes, non loin de Clisson, sur le bord de la Sèvre, s'élève à mi-côte, au milieu des bois, le château de Kérouare, un des plus poétiques débris qui couvrent à cette heure la terre de Bretagne. Incendrées par l'armée républicaine après la bataille de Torfou, les habitations qui se groupaient autrefois au pied de la colline n'ont pas été relevées; le château seul est resté debout, pareil à un guerrier qui, ayant vu tomber autour de lui tous ses compagnons d'armes, cesse de combattre et attend gravement la mort. Cette demeure est inhabitée, mais depuis quelques années à peine, et il s'y est accompli tout récemment un drame touchant et simple.

Ce fut en 1815 que le comte de Kérouare

* Tous droits réservés.

rentra dans le domaine de ses pères. C'était un de ces vieux fidèles dont la légitimité aura pour jamais emporté le type dans un pli de son linceul; race de preux avec laquelle menacent de s'éteindre en France la poésie du dévouement et la religion du passé. Il rentra pauvre dans son château ruiné, sans songer à demander compte de son sang et de sa fortune. Il s'oubliait, on l'oublia : l'histoire des restaurations est aussi l'histoire des grandes ingratitude. Il importait peu d'ailleurs au comte de Kérouare, qui ne pensa pas un seul instant qu'on dût se souvenir de lui : noble cœur qui s'ignorait lui-même, et n'était pas plus avant dans le secret de ses sacrifices que les maîtres qu'il avait servis. Il suspendit modestement à son chevet son épée vendéenne, et se voua tout entier à l'amour de sa fille, fruit unique et tardif d'un hymen qui n'en espérait plus. Madame de Kérouare était morte en lui donnant le jour.

Marie de Kérouare grandit et s'éleva dans ce château féodal, comme une fleur dans un vase gothique. Son enfance égaya le toit sombre; sa jeunesse l'embellit d'une grâce divine. Elle fut à seize ans l'orgueil et la joie de son père. On parle d'elle encore à Clisson, où elle allait entendre la messe les dimanches et les jours de fête. C'était une belle fille, à la fois grave et souriante, qui portait sur son visage la fière dignité des Kérouare, adoucie par le suave éclat de la jeunesse. Elle tenait de sa mère une âme délicate et tendre, de ses aïeux un caractère aventureux et chevaleresque, qu'avait encore développé son éducation solitaire. Son père l'avait bercée avec de belliqueux récits; tout ce qui l'entourait l'avait entretenue de cette guerre de Vendée, féconde en hérosismes de tous genres, si bien que, dans cette atmosphère de glorieux souvenirs, sur ce sol toujours brûlant, sous ce ciel peuplé de grandes ombres, son imagination dut naturellement s'exalter de bonne heure, et ne point s'attarder dans les sentiers battus de la réalité. Elle tempérait cette exaltation précoce par une ado-